

LÉGENDES

NAMUROISES.

DOUZIÈME LÉGENDE.

Que j'aime mon beau pays , son climat salubre , son terrain accidenté , ses coteaux boisés , ses vallons si pleins de souvenirs des anciens temps ! Qu'avec plaisir je m'arrête sur le sommet d'une de ces nombreuses montagnes entre les flancs desquelles la Meuse se glisse en serpentant , se déroule comme un ruban d'azur ! Que je me plais à reconstruire en idée les castels gothiques , les manoirs sombres qui les surmontaient autrefois ! Quelles sont verdoyantes ces belles prairies où nos pères venaient prendre leurs ébats , s'exercer au tir , conduire des danses à l'ombre des grands ormes !

Si une course pedestre de deux lieues ne vous effraye pas, suivez-moi, mes jeunes amis. Faisons ensemble une excursion d'artiste; cotoyons la rive gauche de la Meuse; sortons de la ville par la porte St Nicolas.

Admirez d'abord le reflet éblouissant de ces rochers. Comme ils embellissent ce paysage, l'un des plus beaux de nos environs. Comme ils s'en vont fuyant vers ce bouquet d'arbres du milieu desquels se détache la blanche maisonnette où vous allez parfois vous désaltérer !

Passons à côté de Plomcot, aujourd'hui devenu société champêtre et qui fut, dans le siècle passé, la maison de campagne d'une société bien différente, dont le monogramme se lisait encore il y a peu de mois au sommet de la porte d'entrée. Donnons un coup d'œil à cette inscription jetée au flanc d'une modeste habitation de village, à quatre pieds environ du sol : *le 7 septembre 1725 la Meuse est parvenue jusques ici.*

Nous voici aux *Grands-Malades*, à l'hôpital construit lors d'un de ces horribles fléaux qui reviennent en dépit des précautions humaines, à des époques déterminées par Dieu, décimer le monde. Entrons dans l'église; nous y verrons un tombeau du XIV^e

siècle; nous lisons l'épithaphe du vénérable fondateur qui git les pieds appuyés sur son chien fidèle. Cela signifie, vous le savez, que le défunt est mort dans son lit, non l'épée au poing ainsi qu'il convient à guerroyant châtelain.

Mais non, mes amis, la chose n'est pas possible, l'antique chapelle est remplie de fagots d'écorces, et je sais que des mains sacrilèges ont troublé le repos du saint hospitalier, soulevé la dalle épaisse qui recouvrait ses cendres, brisé les panneaux de sa prison de pierre.

L'auteur de cette profanation quel est-il ? Je l'ignore.

Peut-être quelque Harpagon campagnard dont l'avarice aura été stimulée par l'espoir d'y trouver un trésor; peut-être aussi quelque bon et simple ouvrier qui, sans penser à mal et mu par la curiosité, n'aura pas cru violer la sainteté des tombeaux, n'aura pas remarqué ce qu'offrait de précieux l'antique sculpture où se glissait sa pioche, n'aura pas vu grand dommage à fouiller un monument dont le propriétaire se montrait si peu soigneux.

Ici vous allez, je me doute, imaginer un pauvre cultivateur, pendant les longues journées d'été pe-

samment courbé sur sa bêche, pendant les longues soirées d'hiver filant au coin du foyer domestique, bien soucieux des moyens de maintenir en confortable état la bourse de sa ménagère, l'estomac de ses dix enfans ? Erreur, erreur complète.

Ce propriétaire avare et sacrilège, c'est l'administration des hospices civils de Namur, administration essentiellement religieuse de sa nature, qui chaque année capitalise une partie de ses revenus, et, pour une misérable redevance, laisse consacrer aux usages les plus vils un lieu qui fut jadis la résidence du sauveur des hommes.

Avançons.

Distinguez-vous, incrusté dans le flanc du rocher, l'hermitage de St-Hubert, ce petit édifice si pittoresque qui fait l'admiration de tous les visiteurs et répand tant de charmes sur ce beau site ? Hâtons-nous de l'examiner en détail ; car, soyez-en convaincu, l'administration des hospices dont il est malheureusement encore la propriété, fatiguée des plaintes de son locataire, ne tardera pas à le faire disparaître, à le remplacer par une maison bien régulière, bien alignée, bien symétrique, à fenêtres carrées, à volets verts, à façade peinte avec soin ? Introduisez-vous

dans cette grotte que mon âge ne me permet plus de visiter. Suivez-en les détours que peu d'entre vous connaissent. Quelque jour il vous en arrivera une description détaillée, et vous serez tout surpris d'y lire qu'il existe à votre porte ce que vous allez au loin visiter comme des badauds. Entrons maintenant dans la chapelle gothique où, tant de fois, vous êtes allés voir *tourner la passion*, entendre le chant du coq et le repentir de St-Pierre. Examinez ce petit autel ; les mille badigeonnages qu'on lui a successivement imposés n'en ont pu cacher les jolis bas-reliefs. Lisez avec moi l'inscription de cette pierre tumulaire la plus ancienne du lieu : *ci gist frères François ki trepassat l'an M CCC LXII, le huit septembris*. Apercevez-vous, sur cette autre plus récente, un squelette hideux tenant d'une main la faux, de l'autre le sablier, ces emblèmes effrayans du temps qui marche à notre suite, et cette inscription : *Icy gist frère Jean Court hermite de céans qui décéda de ce monde l'an M DC LXI, le onze du mois d'octobre. Priez Dieu pour son ame ?* Déchiffrez encore, si le cœur vous en dit, les autres pierres, et en particulier celle élevée pour deux messes que fonda en 1717 le curé Maby de St-Jean-Baptiste. En sortant de la chapelle, à droite

contre le mur de cloison, vous voyez une table grossière; là, vous devez vous en souvenir, posait l'échafaudage au milieu duquel manœuvrait la passion, cet innocent reste de nos antiques mystères, cet ouvrage d'un respectable hermite. De l'ouverture carrée qui se trouve au-dessus, l'homme de Dieu faisait mouvoir les fils de la machine.

Hélas! Qu'advient-il des choses de ce bas monde! Pendant longtems le petit hermitage resta l'habitation d'un noir serrurier dont le marteau maladroit faisait voler en éclats tantôt un morceau de corniche, tantôt un fragment d'ogive. Les saints personnages, à l'aspect desquels vos jeunes cœurs se sont émus, ont d'abord été transportés dans l'église de la *Maladrerie*. Puis un beau jour, quand le saint édifice fut livré au commerce, jeté en pâture à de vils fagots d'écorces, on a cru que Jésus, St-Pierre, son cog pouvaient rapporter quelques sous et, par un mesquin esprit d'économie, sans qu'une livre de viande ait fortifié le bouillon du pauvre, on les a vendus à l'encan.

Les uns disent qu'ils servent aujourd'hui d'ornement à la boutique d'un ex-industriel des grandes routes devenu modeste marchand d'amulettes; d'autres, et je suis du nombre, prétendent qu'ils embellis-

sent les représentations théâtrales des enfans d'un de nos fripiers, et que parfois ils y sont impitoyablement transformés, Jésus en Jupiter, St. Pierre en Ganymède, son cog en aigle.

Où donc s'arrêtera la rage de détruire, trait caractéristique de ce siècle positif qui voit l'art lui-même devenir une industrie? Où s'arrêtera l'indifférence plus coupable encore qui laisse tomber de vétusté nos monumens les plus anciens, sans daigner accorder à leurs restes un regard de compassion ou de regret? Dieu le sait!

Et si l'on peut excuser le propriétaire avide qui cherche son bénéfice, le négociant intéressé qui ne rêve que lucre et préfère à la tour d'Anvers la cheminée d'une machine à vapeur, de quels noms flétrir le vandalisme de ceux auxquels font défaut de semblables prétextes.

N'avons-nous pas vu naguère le pasteur d'une de nos paroisses troubler le repos des morts, vendre par pieds carrés les tombes de nos pères, tout cela pour donner à sa vieille église un pavé de marbre, pour l'habiller à la mode? Prétention semblable à celle de cet impertinent perruquier qui voulait l'autre jour me coiffer à la *jeune France*, ainsi qu'il l'appelle,

moi, Jérôme Pimpurniaux, l'un des anciens de la cité. Tout récemment encore le curé primaire d'une des petites villes de la province, n'a-t-il pas fait badigeonner en guise d'une table de cabaret le beau portail de son temple ? Moi-même, n'ai-je pas ouï, de mes propres oreilles, le pasteur d'une de nos communes environnantes, projeter, comme une chose fort naturelle, la destruction d'un magnifique tombeau du XV^e siècle, et cela par le motif qu'il gênait le service divin, chose dont il paraît qu'on était resté plusieurs siècles sans s'apercevoir ? Malheureux qui, sans le vouloir, matérialisez le christianisme, et lui enlevez son plus ferme appui, la religion des souvenirs.

Continuons notre excursion sans perdre temps. Voyez-vous pas vis-à-vis de nous sur l'autre rive, à côté de cette fabrique maudite qui nous étouffe de son odeur d'empyreume, se projeter dans la montagne le noir trou des *Larons* ? Il y a un demi-siècle à peine, quand nous n'avions vers Huy qu'une mauvaise route souvent impraticable, c'était un repaire aussi renommé que la *Mallie* dont le nom vous indique assez l'usage. Passons vite, feu mon frère Philippe, qui avait une carrière à proximité, faillit un jour y laisser son cadavre.

Nous avons traversé le village de Beez, jetté un regard sur ces masses de pierre qui garnissent les hauteurs de Lives et présentent l'image fantastique d'un vieux manoir, à la sombre entrée flanquée de deux tours en ruine. Nous voici aux rochers de Marche-les-Dames. Remarquez les traces des flots antédiluviens qui ont sillonné leurs flancs grisâtres; voyez comme ils élèvent vers la nue leurs crêtes escarpées et sauvages. Le lierre qui tapisse ce bloc énorme est célèbre à la ronde. Il ne l'était pas moins le duc qui avait placé son aïe au faite de ces gigantesque débris; le fusil d'un rustre a privé la contrée du nocturne volatile. Laissons de côté ces usines tant vantées. Qu'ai-je à faire de les visiter ? Je n'irai jamais sur vos chemins de fer, et je n'ai plus guère besoin de clous que pour assujétir les planches de mon cercueil.

Pénétrons dans la vallée; entrons dans cette abbaye fondée au XII^e siècle par les dames des seigneurs croisés. Vous savez que leur nombre montait à cent trente-neuf. Ce qui n'était qu'un refuge momentané, devint, pour la plupart d'entre elles, par la mort de leurs nobles époux, une éternelle retraite que sanctifia leur piété. Parcourons le cloître. Examinez avec moi ces inscriptions, ces pierres tumulaires, ces an-

tiques tableaux. Passons dans la petite église si propre, si parée. Ne dirait-on pas que les saintes femmes viennent de quitter leurs stalles de bois de chêne sculpté ?

Une vieille religieuse, la seule survivante de la congrégation, occupe le vaste édifice dont, après sa mort, prendra possession le séminaire épiscopal. Cela vaudra-t-il mieux que de le voir passer en des mains mercantiles ? Je ne l'oserais garantir. L'esprit du siècle envahit tout, commande à ceux mêmes qui se récrient le plus contre lui, les étirent de sa main glaciale, les enveloppe de son positif désespérant.

Continuons notre course.

À l'entrée du village de Namêche, voyez-vous cette petite chapelle adossée au rocher ? Elle est dédiée à *St Roch*, et au dessus de la porte vous lisez ce chronogramme :

**saInt roCh VoUs aVez éLoigné Les MaUX de
Cette paroisse.**

Or, vous saurez qu'en 1833 Namêche fut une des localités de notre province où le choléra sévit avec le plus de violence, celle où le nombre relatif des décès fut peut-être le plus considérable. Quand l'horrible maladie eut pris fin, le pasteur du lieu fit éle-

ver, en marque de reconnaissance, ce monument votif dont la devise contraste singulièrement avec les désastres essuyés.

Avançons encore.

Jadis, à peu de distance du rivage, sur le sommet d'un roc, se trouvait une pierre bleue avec cette inscription romaine :

D. M.

NINIUS.

DRAUSONIUS.

VIVUS. SIBI.

M. F.

Qu'est-elle devenue ? Elle aura sans doute éprouvé le sort de cette autre pierre bien plus antique puisqu'on peut la faire remonter aux Celtes, et dont l'érection est attribuée par les uns au diable, par les autres à Brunchaut, la fameuse reine d'Austrasie. Un jour il se sera trouvé quelque misérable qui, ayant besoin de construire un pan de muraille, l'aura impitoyablement brisée de son ignoble marteau, et cela sans qu'une voix se soit élevée pour empêcher la mutilation.

Suivez-moi vers l'église. Parmi ces nombreuses pierres tumulaires en distinguez-vous une incrustée

dans le mur de gauche ? Elle représente une femme au costume et à la coëffe du XIII^e siècle, tenant les mains jointes, ayant la bourse au côté et les pieds sur son levrier. A l'entour se trouve cette inscription aujourd'hui cachée en partie, et que nos historiens nous ont conservée : *Icy gist ly droite iretaine chateleine de Sampson, ki fut del lignage li roy de Jerusalem, Priez por l'asme que Dieu console.* S'il faut en croire Galliot, cette tombe serait celle de Sybille de Lusignan, mère du dernier roi de Jérusalem ; je ne veux vous affirmer l'exactitude de la supposition. Hâtez-vous d'examiner les autres inscriptions que renferme la petite église; elles sont en assez grand nombre, car ici est venu se fonder l'héritage du prieuré le plus antique de notre province.

A une demi-lieue de Namèche, sur les hauteurs qui le dominant, on défricha, il y a peu d'années, un bois où, depuis plusieurs siècles, la cognée n'avait pas pénétré. En remuant le sol, les ouvriers furent surpris de rencontrer, couverts par deux pieds de terre végétale, des restes d'édifices. Ils firent quelques recherches dans l'espoir de déterrer un trésor, et ne rencontrèrent que des poteries de diverses couleurs, et des tuiles énormes comme on en trouve dans

presque toutes les anciennes fondations de notre pays. Le tout fut brisé à coups de pioche, et les pierres servirent à faire de la chaux. Cela n'était-il pas rationnel ? Les ignorans sans doute étaient tombés sur les ruines du vieux château de Melroy, l'un de ceux auxquels nos souverains attachaient le plus d'importance et qui, de ce côté, défendait leur capitale.

Passons maintenant sur la rive droite, et traversons ce rapide courant si difficile pour le nautonnier. Nous pourrions visiter la grotte naturelle dont l'entrée se montre à la base de ce roc escarpé, parcourir ses immenses salles, goûter l'eau ferrugineuse de ce ruisseau qui s'échappe à quelques pas plus loin après s'être engouffré dans la montagne et avoir coulé sous terre pendant plus d'un quart de lieue. Peut-être un jour y découvrira-t-on un nouveau *trou de Han*. Mais je veux abréger cette excursion qui doit commencer à vous sembler longue. Puis (vous l'avouerez-je ?) je suis d'un naturel peureux, et je vous dirai que ces excavations en tout temps ont servi de refuge aux *Nutons*.

Savez-vous ce que sont ces êtres qui participent de l'homme et de la divinité, que l'on nous dépeint petits et trapus, velus et noirs, quoique personne en-

core à ma connaissance n'en ait vu ? Vous l'ignorez ? Je vous ferai , de bonne foi , le même aveu.

Il convient néanmoins de consigner ici , pour faciliter les recherches de ceux qui par la suite tenteraient de résoudre cet important problème , qu'il n'y a pas , dans une partie des provinces wallones , si mince bourgade où n'existe un *trou de Nutons*. Souvent en défrichant une forêt , on rencontre sous terre d'antiques débris de forge ; ce sont des *crayats de Nutons*. S'il apparaît au milieu de ces scories des parcelles de fer ou de plomb , le campagnard les appellera (passez-moi le mot) des *vesses de Nutons* ; puis il ajoutera qu'il existe du minerai à proximité , et cette indication en effet trompe rarement. Concluez-vous que cette singulière expression indique les ouvriers qui les premiers ont chez nous travaillé le fer , ceux auxquels nous sommes redevables de cette importante industrie et qui , pour épargner le transport du combustible , plaçaient sur le bois leurs fourneaux mobiles ? Je ne le puis trouver mauvais , mais vous me permettez aussi de préférer l'idée moins prosaïque qui fait du *Nuton* un être surnaturel , un gnome bienveillant , chargé de soulager les besoins du malheureux , de venir en aide aux misères du pauvre.

Maintenant que vous avez contemplé , avec un juste sentiment d'admiration , ce rocher à pic qui menace vos têtes , que vous avez bien apprécié l'insignifiance de l'homme dans l'œuvre immense de la création , dirigeons-nous sur la vallée , suivons quelques instans les bords rians de ce ruisseau qui coulerait si paisible sans les roues de ces nombreuses usines. A votre gauche s'élèvent menaçans des morceaux de remparts couverts de lierre , une tour lezardée qui servait autrefois de puits. Gravissons la côte. Nous voici sur la hauteur. Quel vaste paysage se déploie à vos pieds ! Comme la Meuse , capricieuse et fantasque , roule avec grâce ses ondes vertes et transparentes ! D'un côté Sclayn et Andenne ; de l'autre Marche et Brumagne , et dans le lointain le sommet de notre vieille citadelle. Vous foulez des décombres , des pans de murs tellement solides qu'ils sont tombés d'une pièce comme les hommes d'armes qui les défendaient : vous êtes au-dessus du château de Samson.

Ici s'éleva jadis , s'il faut en croire nos chroniqueurs , un temple consacré à Mercure , puis un manoir féodal regardé comme inexpugnable et où l'on n'arrivait que par un étroit sentier dont vous pouvez découvrir les restes parmi ces jardins à terrasses. Défiez-vous de

ces souterrains qui vous appellent. Ils doivent, dit la tradition, correspondre avec un autre dont l'entrée située au pied de la montagne est jusqu'à ce jour restée inconnue. Si vous ne craignez pas que la tête vous tourne, approchez-vous du bord. Voyez-vous une ouverture béante à quelques pas au dessous ? C'est le *trou de la Biche*. Accrochés aux arbustes qui croissent dans les fentes du rocher, suspendus entre le ciel et la terre, vous pouvez y atteindre; toutefois je ne vous conseille le périlleux voyage. A quoi vous servirait-il ? Vous savez que Samson, comme tous nos castels ruinés, contient, enfoui dans l'endroit le moins abordable, un trésor gardé par une biche et qui s'enfoncé avec sa fidèle surveillante à l'approche du curieux. Ingénieuse allégorie que devraient avoir sans cesse présente à l'esprit les dénicheurs d'argent caché!

Mais je m'aperçois, mes amis, qu'en cheminant, en bavardant, le jour s'est enfui. Distinguez-vous à l'horizon cette teinte rougeâtre ? Le soleil se couche, et si l'extrémité de ses rayons parvient encore jusqu'à nous, le fond de la vallée est déjà dans l'ombre. Il est tems de regagner pays. Ecoutez les sons aigus du cornet qu'embouche le conducteur de la diligence en arrivant au relai; ils viennent expirer à nos oreilles

comme un salutaire avertissement. Hâtons-nous de descendre. Au plus prochain beau jour une nouvelle excursion sur cet antique sol où tant de races d'hommes se sont succédées.

Puisse-je, ô ma patrie, inspirer à tes enfans le désir de te connaître un peu mieux qu'ils ne l'ont fait jusqu'à présent !

LÉGENDES

NAMUROISES,

PAR

Jérôme Pimpurniaux,

ANCIEN PROCUREUR AU CONSEIL DE NAMUR,

ORNÉES D'UN PORTRAIT DE L'AUTEUR
AVEC UN FAC-SIMILE DE SA SIGNATURE ET AUGMENTÉES
D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE,

PAR

A. B.

Je l'sotairai, ma frique !
Rin d'pu bia qu'noss Belgique

*Fragment d'une chanson
patoise inédite.*

Namur.

LEROUX FRÈRES, SUCCESSIONS D'YBERT, LIBRAIRES.

—
1837.